

ouvrages, de la *Recherche de la vérité*. Le savant historien de la philosophie cartésienne étant un de nos compatriotes et un de nos compatriotes les plus éminents, la *Revue* ne saurait passer sous silence ni son travail ni l'auteur qui en est l'objet.

Malebranche naquit à Paris en 1638 d'une famille distinguée et pieuse. Il avait, comme Pascal et Spinoza et comme plus tard Saint-Martin et Maine de Biran, une constitution frêle et une santé débile qui ne furent pas sans influence sur son tour d'esprit et sur sa vocation. Il était, dit finement Fontenelle, appelé à l'état ecclésiastique parla nature et par la grâce tout ensemble. Aussi enlra-t-il de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire. Cependant il tâtonna quelque temps avant de trouver sa véritable voie et se livra à des études pour lesquelles il n'était point fait : il s'occupa d'abord de travaux d'érudition et de linguistique. Mais il conçut bientôt pour ce genre d'études une aversion singulière qui perce souvent dans sa *Recherche de la vérité* et lui inspire contre les érudits les épigrammes les plus piquantes. On sait comment il passa de l'érudition à la philosophie. Un livre de Descartes, le *Traité de l'homme*, lui était par hasard tombé dans les mains ; il fut si frappé de la manière ferme, indépendante, lumineuse dont ce grand esprit traitait ce sujet, qu'il éprouva de violentes palpitations et fut obligé d'interrompre plusieurs fois sa lecture. « L'invisible et inutile vérité, dit un de ses biographes, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, et les objets ordinaires de leurs passions se tiendraient heureux d'y en trouver autant. » L'esprit de Malebranche fut dès lors acquis tout entier à la philosophie.

Si Descartes fut le premier et le principal maître de Malebranche, saint Augustin fut le second et exerça sur lui, comme M. Bouillier le remarque très bien, une influence presque égale. S'il emprunte à l'un ses habitudes toutes modernes de précision, de netteté et de rigueur, il prend à l'autre sa théorie platonicienne des idées, sa doctrine d'une morale absolue et aussi celle d'une Providence partout présente et changeant le mal même en bien au sein de cet univers. Il résulta de ce mélange une philosophie qui répondait plus complètement peut-être que celle de Descartes aux besoins variés et complexes du dix-septième siècle. En même temps que par son